



SCANR

dossier thématique

POLARISATION SOCIALE

02/2021

Scan-R, asbl
Rue Charles Lejeune, 19
4020 Bressoux
coordination@scan-r.be
www.scan-r.be

TABLE DES MATIÈRES

Préambule	1
L'édito	5
Vécu de notre jeunesse plurielle - Partie 1	9
"La jeunesse : remède contre la polarisation sociale ?", Frédéric Van Leeuw	11
Vécu de notre jeunesse plurielle - Partie 2	16
Hadelin Feront : « Un appel à la dignité »	18
Alain Luypaert, une lutte sur les réseaux sociaux	23
Terrain et publics de Scan-R	26
Vécu de notre jeunesse plurielle - Partie 3	27
Contributions & remerciements	38



FRANÇOIS NEMETH

Président de l'asbl Scan-R

PRÉAMBULE

Groggy, suite à la sortie de la vaste étude « Noir, Jaune, Blues », en 2017, menée par Le Soir et la RTBF, une poignée de journalistes et professionnels de l'action sociale lançait, quelques mois plus tard : Scan-R. Aujourd'hui encore notre action s'inscrit en réponse aux constats de cette enquête particulièrement édifiante sur notre manière de faire société.

Pour rappel, cette publication révélait à quel point la société belge est de plus en plus divisée et toujours plus xénophobe. Ce constat est partagé par les membres fondateurs de Scan-R qui, sur le terrain déjà, observaient que les rapports entre les jeunes et les autres générations sont tendus, à fleur de peau. Toutefois, elles et ils constataient également une réelle envie des 12-30 ans d'ouvrir le débat et le dialogue avec des adultes, les institutions et les médias.

Avec ses ressources et l'expertise de ses bénévoles, Scan-R s'est alors engagé à développer de nombreuses actions favorisant la démocratie culturelle, la citoyenneté active et responsable des jeunes ainsi que la construction d'une société démocratique, solidaire, égalitaire et interculturelle, plus tolérante. In fine, notre association a créé, et régénère chaque jour, de nouveaux ponts, pour améliorer la résilience et les capacités de résistance à la polarisation des publics ainsi que plus largement le vivre ensemble.

Très vite, par sa méthodologie propre, Scan-R est devenu un acteur de prévention, rendant la parole accessible à tou·te·s, visant l'émancipation de chacun·e et de tou·te·s, des 12-30 ans que nous accompagnons tout au long de nos activités.

Chaque semaine, Scan-R accompagne des dizaines de nouveaux jeunes en Fédération Wallonie-Bruxelles. Depuis le départ, nous accordons une attention particulière à ceux qui sont socio-culturellement fragilisés.

Nous veillons à nous rendre prioritairement dans des lieux dits plus à risque de polarisation sociale. Chaque jour, à travers les vécus de jeunes, qui grandissent et évoluent dans une société toujours plus complexe et dans des contextes particuliers, individuels et collectifs, nous constatons que ces lieux sont nombreux et que ce phénomène de clivage peut se grever et se développer partout, en tout temps.

Notre travail avec notre jeunesse plurielle en Fédération Wallonie-Bruxelles consiste à leur proposer de se raconter par écrit sur un sujet dont ils sont acteurs ou témoins. Ce travail touche aux questions identitaires et pousse les jeunes à déconstruire de nombreuses idées préconçues qu'ils ont sur la société, sur les autres et bien souvent, aussi, sur eux-mêmes. Ce travail d'introspection demande du temps et n'est pas facile à réaliser. C'est pour cette raison que chaque atelier est coanimé par un professionnel de l'action sociale. Elle ou il accompagne chaque jeune dans la mise en perspective de son récit et un.e journaliste engage le jeune dans le travail journalistique, d'écriture.

Souvent, ces jeunes disent qu'ils écrivent pour être mieux compris par les autres générations, d'autres se racontent pour conseiller et partager leur vécu, parfois très douloureux, en s'adressant directement à leurs pairs.

Au fond, chaque récit est tout aussi universel que singulier. Il permet aux uns et aux autres de s'inspirer, de s'orienter et simplement d'avancer dans sa vie et s'inscrire, chaque jour un peu plus, dans la société.

Depuis 2018, la méthodologie de Scan-R a permis à près de 1000 jeunes de reprendre confiance en eux mais pas seulement. Nous avons travaillé sur leur capacité à s'engager pour une cause démocratique et d'agir face à des injustices et des discriminations qui persistent dans notre société. Nous tentons de les outiller afin d'adopter des attitudes et des comportements non violents, y compris dans un contexte de stress, de frustration ou d'injustice.

Notre travail de « décentration », proposé à travers l'écriture, se donne pour but de permettre aux jeunes de mettre des mots sur des émotions, des vécus. Cela apaise et aide le jeune à avancer. Enfin, notre travail permet, au quotidien, la création d'espaces collectifs qui stimulent les interactions positives entre des groupes parfois vulnérables à la polarisation identitaire.

Ce dossier thématique est un peu particulier puisqu'il ne contient pas des textes qui traitent spécifiquement de la « polarisation sociale » mais il tend à expliquer la pertinence du travail de Scan-R en la matière. Ces dernières années, plusieurs acteurs nous ont fait confiance en ce sens par un financement ou une collaboration spécifique : le Centre d'Aide et de Prise en charge de toute personne concernée par les Extrémismes et Radicalismes Violents (CAPREV), Le Réseau de prise en charge des extrémismes et des radicalismes violents, Centre de ressources et d'appui (CREA) ou encore la SPF Intérieur - Direction Générale Sécurité et Prévention - Direction Sécurité Locale Intégrale. A ceux-ci s'ajoutent toutes les structures accueillantes qui nous ont permis de travailler avec leurs publics multiples.

Bonne lecture !



LOOK

LOOK

LOOK

LOOK

LOOK

LOOK

LOOK

LOOK

BENJAMIN VAN CUTSEM, DIRECTEUR-ADJOINT DU CAPREV
FELICIA SOLIS RAMIREZ, CHARGÉE DE PROJETS AU CREA
ALICE JASPART, DIRECTRICE DE LA RECHERCHE DU CAPREV
CÉLINE TIGNOL, CHARGÉE DE PROJETS AU CREA

L'ÉDITO

Nos positionnements – qu'ils soient idéologiques, politiques ou sociaux – et nos identités sont-ils déterminés par notre attitude face à l'altérité, cette confrontation possible entre le « eux » et le « nous » ? Certains de nos actes sont-ils guidés par une perception binaire du monde qui nous entoure ? Ces actes et ces positionnements pourraient-ils être en lien avec des processus dits de « polarisation » ?

Mais qu'est-ce que la polarisation ? La polarisation peut être définie comme « un processus par lequel des groupes, au sein d'une société ou à une échelle plus petite, en viennent à se poser réciproquement en ennemis [...]. Elle se nourrit de préjugés, de généralisations, d'assignations identitaires réciproques » (1).

Ce terme s'est davantage fait connaître dans le sillage de celui de « radicalisation ». « Si la polarisation ne conduit évidemment pas systématiquement à la radicalisation, elle peut néanmoins favoriser le contexte propice au développement de celle-ci en amplifiant des facteurs psychologiques et sociaux qui rendent les individus plus vulnérables aux tentatives d'embrigadement de groupes extrémistes. Une communauté fortement divisée, dont les groupes sont en conflit et éprouvent un sentiment aigu d'opposition entre « nous » et « eux », constitue en effet un terreau idéal pour les idéologies extrémistes, qui exploitent la peur, la méfiance et le rejet de « l'autre » » (2).

(1) Polarisation sociale et radicalisation menant à la violence. Quelles perspectives pour l'éducation et le travail social?, Actes du colloque du Réseau de prise en charge des extrémismes et radicalismes violents 2018, p. 8 : https://extremismes-violents.cfwb.be/fileadmin/sites/RAR/uploads/Documents_evenements/Extremismes-violents_Traces_colloque_du_141218.pdf

(2) Ibidem

Toutefois, rappelons que de tout temps, notre société a été en proie à des processus de « polarisation ». Cela est particulièrement vrai en contexte de crises socio-économiques tant celles-ci génèrent pertes de repères, incertitudes et peurs.

Dans ce type de contexte, « la cohésion sociale en prend un coup. Apparaissent, de plus en plus, des rivalités, des concurrences, des ostracismes qui tendent à liguier les individus les uns contre les autres, à susciter la colère, le rejet et même la haine vis-à-vis d'une minorité, d'une communauté, d'un coupable envers et contre tout » (3).

Il semble dès lors que la pandémie du coronavirus ait aujourd'hui renforcé ce phénomène complexe. Or, celui-ci s'écarte de la pensée politique aristotélicienne de la démocratie qui favorise le « débat, le consensus élaboré, la démocratie gestionnaire » (4).

Poser un acte constitue en soi un élément d'identité, d'appartenance à un groupe, à une communauté et, dans le même temps, engendre un certain rapport à l'altérité. Mais sommes-nous encore capables de (re)penser nos engagements ou de prendre un chemin introspectif susceptible de remettre en question nos certitudes ?

Comment valoriser une certaine position « intermédiaire », un « juste milieu » dans un espace public contemporain qui – notamment par l'émergence des réseaux sociaux et de leurs informations en « silo » – ne permet pas à tout un chacun de construire des positionnements personnels, tout en allant à la rencontre de « l'Autre » et de ses points de vues certainement différents ?

(3) Ibidem

(4) Aristote : la prudence du juste milieu, Entretien avec Alain Badiou, Le Monde, 31 janvier 2008.

Toute société est mue en son corps par des interactions souvent complexes à comprendre ou interpréter. Or, les postures polarisées ne permettent pas de réellement les envisager. Il importe, dès lors, d'échafauder son opinion en lien avec une réalité objectivée, et de ce fait de participer à la création de « ponts entre les pôles » plutôt que de s'y enfermer au risque d'éroder plus encore toute cohésion sociale.

Créer ces « ponts » passe par l'amélioration de nos capacités de résilience et de résistance à la polarisation, sinon ce phénomène n'engendrera inévitablement que la constitution de groupes irréductiblement opposés les uns aux autres et générant une hostilité réciproque, un rejet progressif de ce qui est différent en tant que menace pour sa propre identité – au contraire de penser cette altérité comme un élément constitutif de ce que nous sommes.

Créer ces « ponts » suppose également la mobilisation de ressources identitaires positives et alternatives à celles inspirées par les idéologies extrêmes. Cela suppose tout autant l'engagement pour une cause démocratique et les actions qui en découlent contre les injustices et discriminations qui minent nos sociétés, tout comme le fait d'adopter des comportements exempts de violence en situation de frustration.

Créer ces « ponts », c'est aussi créer des espaces collectifs de prise de parole, ouverts aux personnes et aux groupes potentiellement plus vulnérables au processus de polarisation, permettant de s'engager dans un travail d'analyse, de contextualisation, de prise de distance face à la stigmatisation, de déconstruction des idées reçues ; des espaces qui permettent dans le même temps d'aller à la rencontre de « l'Autre », d'entrer en interaction « pour de vrai », afin d'aller au-delà des idées préconçues et des préjugés désincarnés.

Créer ces « ponts » ne peut enfin s'envisager sans la promotion des outils d'expression de tous – en ce compris ceux de la jeunesse – avec, pour finalité première, de favoriser la politisation, la citoyenneté active et responsable, l'investissement dans une démocratie « interculturelle », égalitaire et solidaire.

Parallèlement aux interviews de Frédéric Van Leeuw, procureur fédéral, et d'Hadelin Feront, responsable de la cellule PRE RAD de Bruxelles, les textes regroupés dans le présent dossier illustrent le vécu de jeunes filles et garçons dont le parcours et les expériences auraient pu mener à adopter ou renforcer une vision polarisée de la société au sein de laquelle ils évoluent. Pourtant, leurs mots témoignent d'une forte capacité de résilience et de la volonté d'être acteurs de leur vie, de leur avenir, tout en allant à la rencontre d'autrui. À travers les ateliers d'écriture qui leur sont proposés, ils semblent avoir trouvé un espace d'expression qui accueille leurs vécus et leurs pensées avec bienveillance, et qui leur permet de les partager.



RÉSEAU DE PRISE EN CHARGE
DES **EXTRÉMISMES**
ET DES **RADICALISMES VIOLENTS**



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

IDÉES REÇUES

Pour Joanne, c'est clair, on fonctionne toutes et tous avec des stéréotypes, des aprioris, des idées reçues. Ce qui est tout aussi évident, et c'est magnifique, c'est qu'en apprenant à découvrir et à connaître l'autre, on s'en rend compte très vite et que la différence se retrouve diluée dans l'humanité.

LES STÉRÉOTYPES SONT UNIVERSELS

Noir, blanc, jaune, arabe, juif, SDF, malade... Quelles sont les premières images qui vous sont apparues en lisant ces mots ? Quelles formes, quels détails avaient-elles et ils ? Ces questions vous laisseront peut-être indifférents, mais pour la majorité des personnes, ces mots mèneront tout de suite à des stéréotypes. Dans les médias, avec les ami·e·s, un peu partout, on parle beaucoup du racisme ou des préjugés qu'on aurait sur une personne de couleur noire, une personne aux yeux bridés ... Je crois qu'il faut, aussi, savoir que sur moi, sur nous, femmes et hommes blanc·he·s existent aussi stéréotypes et idées reçues. Moi par exemple, je suis blonde aux yeux bleus. Quelques-un·e·s de mes ami·e·s m'ont révélé, un peu après notre rencontre, qu'au début, elles et ils avaient eu peur de moi ! Pourquoi cela ? À cause de ma couleur de peau très blanche, de mes yeux « transperçants » ... Le fait est que la première impression que je leur ai renvoyée n'était pas, pour elles et eux, très rassurante. Mais tout cela s'est estompé, rapidement, après que nous ayons fait connaissance, après que nous nous soyons rencontré·e·s. Pour cela, il faut donner, un peu, de sa personne, cela demande un minimum d'efforts.

DANS LE MÉTRO

Depuis toute petite, j'habite à la campagne : j'ai toujours côtoyé les mêmes personnes et la mixité était fort réduite. Alors, quand je me retrouve dans une ville comme Bruxelles, où plus de 179 nationalités différentes se côtoient, c'est vrai que cela fait un petit choc. Lorsque l'on va dans un lieu comme le métro, on se dirige généralement davantage vers des personnes nous ressemblant que vers l'inconnu·e. Je pense que c'est d'abord pour

avoir une certaine forme de confort, de sécurité et puis on aura également tendance à avoir des idées préconçues même très brèves sur les personnes que l'on verra. Il est vrai que lorsque je vois une personne sans abri vraisemblablement ivre ou une personne d'une autre couleur, habillée en training avec un sac banane et une casquette à l'envers, je ne vais pas forcément m'asseoir à côté de lui ou d'elle. Pourquoi finalement ? Peut-être parce que cela m'est inhabituel ou encore à cause de mauvaises représentations assimilées via les médias, les films ... La réalité est que l'on baigne dans les stéréotypes, mais que, comme dit précédemment, ils peuvent disparaître au bout d'un moment. Comment ? Tout simplement en apprenant à connaître les personnes, en découvrant, finalement, qui se cache derrière l'habit.

AU QATAR

J'y ai vécu pendant plus d'un an, j'ai pu, notamment par le biais de l'école, passer mes journées avec des personnes venues des quatre coins du monde. Le fait est qu'au fur et à mesure que le temps passe, ces idées reçues finissent par disparaître. Ce fut une des expériences les plus enrichissantes que j'ai pu avoir dans ma petite vie. Généralement, on dit que l'homme arrive à se faire une idée de la personne qu'il a en face de lui en moins de trois secondes. Pour ma part, je pense qu'il faut surtout essayer d'aller au-delà de ces trois secondes, d'accepter ces idées reçues qu'on reçoit, mais par la suite, il faut essayer de connaître ces différentes personnes. Ce qui nous permettra, à nous comme à eux, d'enrichir nos vies.

JOANNE, 16 ANS, ORP-LE-GRAND

31/08/2021

**FRÉDÉRIC VAN LEEUW**

Procureur fédéral

FRÉDÉRIC VAN LEEUW

LA JEUNESSE : REMÈDE CONTRE LA POLARISATION SOCIALE ?

En tant que procureur fédéral, Frédéric Van Leeuw observe quotidiennement certaines conséquences de la polarisation sociale. Mais il est convaincu que des solutions existent, et notamment grâce à la jeunesse...

Un « bonjour » enjoué, une démarche dynamique, Frédéric Van Leeuw fait son entrée dans la salle de presse du Parquet Fédéral. Covid oblige, le procureur fédéral entrouvre la fenêtre derrière lui qui offre une vue imprenable sur le Palais de Justice et la partie basse de la capitale. Une sirène de police se fait entendre au loin. Le procureur sourit : « *Je dis toujours que quand j'ouvre la fenêtre, j'ai le monde qui entre !* ». Et pour Frédéric Van Leeuw, s'ouvrir au monde et aux autres est quelque chose d'essentiel. D'ailleurs, selon lui, le repli sur soi serait un des éléments principaux favorisant la polarisation qui « *est, en fait, une réduction des identités et des cultures. La polarisation est une façon de simplifier des choses complexes en les mettant simplement dans différentes catégories.* » précise-t-il. S'ouvrir à l'autre. Voilà ce que préconise le procureur pour lutter contre cette polarisation sociale grandissante.

D'une voix calme, il ajoute : « *Comparons cela à l'agriculture. On sait que la pratique de la monoculture appauvrit le terrain et bien je pense que la polarisation sociale a les mêmes conséquences sur notre société, cela l'appauvrit* ».

Selon Frédéric Van Leeuw une de ces conséquences peut se traduire, notamment, par une radicalisation extrême. « *Dans ce phénomène de polarisation, on nie tout ce qui est la complexité du monde et tout ce qui fait la complexité d'une identité. Et ça entraîne forcément une radicalisation. Pas nécessairement religieuse, on a aussi des phénomènes de radicalisation d'extrême droite et d'extrême gauche* ». Le procureur fédéral précise que cette réaction de tendre vers un extrême peut également s'expliquer par la peur : « *la polarisation peut aussi venir de la peur de l'autre. Ce qui va entraîner une certaine agressivité envers des personnes qui ne ressemblent pas au groupe dont nous faisons partie. C'est une réaction face à un monde global dont on a peur, un monde que l'on ne comprend pas.* »

Mais Frédéric Van Leeuw est loin d'être défaitiste et croit en des solutions. Et en tant qu'ex-substitut du procureur du Roi en charge des dossiers jeunesse, il voit d'ailleurs une grande partie de celles-ci chez les jeunes. Le procureur a tout simplement foi en ces jeunes qui sont, selon lui, « *moins divisés et qui vont plus à la rencontre des autres* ». Seulement voilà. En cette période chamboulée, aller à la rencontre des autres ne fait plus partie de la normale ... Le regard attristé, Frédéric Van Leeuw précise que la situation du confinement commence à devenir problématique et va dans le sens de la polarisation sociale : « *cette année, l'énorme soucis est qu'on a coupé les jeunes de cet art de la rencontre. Or pour moi, la polarisation se dissout dans la rencontre. C'est en rencontrant quelqu'un de différent qu'on forme une communauté, c'est l'inverse de la polarisation* ». Notre procureur fédéral illustre d'ailleurs ce propos à travers exemple parlant : les ponts. « *J'aime bien reprendre l'image du pont de Gênes qui s'est (hélas) écroulé il y a quelques années. Dans notre société il y a différents quartiers et différentes origines, mais tout cela est relié par des ponts. Souvent les ponts sont là depuis tellement*

longtemps qu'on ne se rend pas compte de leur utilité, on ne les soigne pas, on ne les rénove pas. Mais quand un de ces ponts s'écroule, une ville est coupée en deux et il n'y a plus de lien. Et là, on se rend compte de l'importance des ponts. Il est fondamental d'également les soigner dans notre société. C'est vraiment ce qui aide à diminuer la polarisation qui, elle, revient en fait à construire des murs. Mais quand on construit des murs de plus en plus hauts on finit par ne plus voir la lumière et on a une vision très pessimiste de la société. Entretenir ces ponts est donc pour moi fondamental»

Un autre grand défi que Frédéric Van Leeuw veut souligner, et qui existe depuis des années, est l'écart qui existe entre chaque génération. Sourire en coin, il développe, « nous ne sommes jamais condamnés à ne pas pouvoir traverser ces fossés pour rencontrer l'autre génération. Mais cela demande des efforts pour s'en rapprocher, et donc bien sûr, il y a aussi une polarisation entre les différentes générations. Il faut se voir comme une communauté avec des plus jeunes, des plus anciens, où chacun compte» clame le procureur, plus convaincu que jamais.

Frédéric Van Leeuw poursuit, une certaine lassitude dans la voix, « ici avec la pandémie, on voit clairement les victimes directes : les plus âgés et les plus jeunes. Les plus âgés car on les cale tous dans les maisons de repos pour les protéger mais c'est tout autant en train de les tuer. Les plus jeunes car on les prive d'une sphère sociale et de la construction de cette sphère sociale ». Au lieu d'être dans cette construction, les jeunes sont dans l'isolement total. Et ça aussi, c'est une forme de polarisation sociale.

Et si l'écriture avait un rôle à jouer dans la lutte contre la polarisation de façon générale mais surtout auprès des jeunes ? C'est en tout cas ce que pense Frédéric Van Leeuw. « L'écrit peut être une aide et aussi un signe pour le jeune, un message qui lui dit : tu ne vaux pas rien et toi aussi tu as quelque chose à nous dire. » Cela permet de redonner confiance en soi chez les jeunes, et

**« L'ÉCRIT PEUT ÊTRE
UNE AIDE ET AUSSI UN
SIGNE POUR LE JEUNE,
UN MESSAGE QUI LUI DIT
: TU NE VAUX PAS RIEN
ET TOI AUSSI TU AS
QUELQUE CHOSE À NOUS
DIRE. »**

encore plus chez ceux qui se retrouvent placés suite à certains faits qu'ils ont commis, « *regarder au-delà du délit que la personne a commis permet de comprendre qu'une personne est plus complexe que le fait perpétré et donc de réduire ce phénomène de polarisation. Car à nouveau, la polarisation c'est réduire des choses compliquées en les catégorisant, mais une personne est toujours infiniment plus complexe que le fait qu'elle a commis* », précise le procureur.

Sur les réseaux sociaux, l'écriture aussi est utilisée, mais essentiellement via la « *culture de l'émotion* » explique Frédéric Van Leeuw. Selon lui, elle favorise également la polarisation. « *Mais attention !* », précise le procureur en haussant les sourcils, « *je ne critique pas nécessairement cette culture de l'émotion, mais je pense que l'émotion découle de la vitesse à laquelle vont les choses sur internet. Et quand ça doit aller vite, ce sont les émotions qui passent avant la réflexion. Donc selon moi, prendre le temps d'écrire est vraiment quelque chose d'important pour les jeunes aujourd'hui.* »

L'écriture a d'ailleurs déjà permis au procureur de lutter contre la radicalisation de certains jeunes, « *on leur a proposé d'écrire le récit de leur propre histoire. Et quand on a redéfini sa propre histoire, on comprend mieux d'où l'on vient. La polarisation pour moi c'est aussi une absence de racines qui nous permettent pourtant de comprendre qui on est* ». Large sourire aux lèvres, le procureur continue, « *et pour refaire le parallèle avec l'agriculture j'ajouterai que dans la mono culture, parfois la terre est tellement pauvre, qu'il n'y a même plus de racines et pourtant elles y sont fondamentales. Et bien dans notre société, c'est pareil, ces racines sont essentielles pour chacun d'entre nous pour pouvoir avancer car elles permettent de comprendre qui nous sommes.* »

Et une chose est sûre, ce procureur authentique est aussi un homme d'action. Il ne se contente pas seulement de mots puisqu'en 2019, il est venu au Laboratoire social et médiatique organisé par Scan-R. Lors de cet événement, il a échangé sa vision de la crise avec les jeunes, mais aussi avec Marie-Hélène Ska (secrétaire général de l'ACV-CSC), Benoit Ramacker (alors porte-parole du Centre de Crise National), Christian Panier (ancien juge et avocat).

À l'époque déjà, il disait : *« cette rencontre avec les jeunes était très enrichissante car nous avons pu partager notre expérience, nos parcours et nous avons été amenés à réfléchir sur tout ça et surtout à le faire passer à des personnes d'une autre génération »*. À ce moment-là, Frédéric Van Leeuw prônait donc déjà l'importance du récit des vécus de chacun, l'ouverture aux autres mais aussi, la création de dialogue entre les générations !



DIVERGENCES ENTRE GÉNÉRATIONS ?

Brassens chantait... *Quand ils sont tout neufs qu'ils sortent de l'œuf du cocon, tous les jeunes blancs-becs prennent les vieux mecs pour des cons. Quand ils sont d'venus des têtes chenues des grisons, tous les vieux fourneaux prennent les jeunots pour des cons. Moi, qui balance entre deux âges j leur adresse à tous un message...* Hugo, sans attendre cette balance entre deux âges, en fait de même.

LES TEMPS CHANGENT

Depuis toujours une incompréhension entre les jeunes et les âgés se fait ressentir. Il y a toujours eu beaucoup de différences, beaucoup de changements. L'éducation d'hier n'est pas celle d'aujourd'hui, les pratiques se font moins strictes, change aussi la place de l'enfant au sein de la famille, changent encore les valeurs transmises par les parents. Bien sûr, la différence d'âge joue. Les expériences vécues ne sont pas les mêmes et, évidemment, les adultes en ont naturellement vécues de plus nombreuses. Le monde dans lequel les jeunes, aujourd'hui, grandissent est tout aussi différent de celui dans lequel les adultes actuels ont grandi.

HIER, AUJOURD'HUI ...

Si on regarde bien, ces différences s'expliquent. On n'a pas grandi à la même époque. En effet, à la leur, peut-être, où on ne se souciait pas encore des problèmes actuels : réchauffement climatique, mondialisation, migration, certains phénomènes de société n'existaient pas ou étaient méconnus, comme les droits LGBT, le harcèlement sur internet...

Combien de fois, n'a-t-on pas entendu « *C'était mieux avant* » ou « *Vous les jeunes, vous ne savez plus rien faire* ». Quelque part, on peut leur donner raison. C'est plus que probable, que dans la société dans laquelle nous évoluons, entourés par la technologie, nous, jeunes du jour sommes, en majorité, moins manuel que l'ont été nos parents. Mais est-ce réellement un défaut si nous vivons dans une aire de progrès technologique constant ? Ce n'est au fond qu'une adaptation à notre milieu de vie.

DES VIEUX CONS ?

Un jour, nous serons amenés à être des adultes. Nous serons d'ailleurs, peut-être, ceux qui diront à nos enfants, quand à notre tour, nous serons dépassés par l'évolution du monde, « *C'était mieux avant* ». À moins que,... nous parvenions à comprendre et à accepter les différences de générations et de pensées. Ne restons pas dans le passé, ne l'oublions pas non plus, mais utilisons le pour construire le monde de demain, ensemble.

HUGO, 17 ANS, MORTIER

19/05/2020



HADELIN FERONT

Chef de projet de la cellule PRE-RAD

HADELIN FERONT, UN APPEL À LA DIGNITÉ

Hadelin Feront, juriste et politologue de formation, est aujourd'hui responsable de la cellule PRE RAD de Bruxelles : cellule de prévention de la radicalisation violente et de la polarisation. Quotidiennement, Hadelin et son équipe vont à la rencontre de personnes confrontées à cette polarisation sociale.

COMMENT DÉFINIRIEZ-VOUS LA POLARISATION SOCIALE AUJOURD'HUI ?

Je pense qu'avant tout, il faut faire attention quand on parle de polarisation. Il ne faut pas tout mettre dans le même sac. Il y a des gens qui revendiquent une identité particulière, qu'elle soit culturelle, ethnique ou religieuse, et ce n'est pas forcément une mauvaise chose. C'est même compréhensible et ça peut faire partie d'un ciment social. Le problème c'est quand cette identification particulière va jusqu'à l'exclusion de l'autre. La polarisation « négative » a lieu lorsqu'il y a un rejet, une diabolisation de l'autre en raison de son identité, de son appartenance ethnique, de son genre, de son orientation sexuelle. Et à ce moment-là, il faut faire un travail d'acceptation et de tolérance de l'autre, mais aussi d'information aux citoyens. Je pense que vouloir imposer certaines valeurs démocratiques, comme la laïcité, en négligeant d'expliquer leur histoire, leur raison d'être, et leur articulation avec des valeurs particulières, cela peut déjà être en soi une sorte de polarisation car ça ne laisse pas beaucoup de place à l'autre. Et c'est vraiment ce

rapport à l'altérité qu'il faut travailler pour que la polarisation positive puisse avoir lieu. Et celle-ci est fondamentale car il n'y aurait pas de démocratie s'il n'y avait pas de polarisation constructive. C'est-à-dire de débat, de friction, de désaccord. Ce sont tous ces rapports qui vont construire et faire la société.

AU SEIN DE LA CELLULE PRE RAD, QUELLES SONT VOS MISSIONS PRINCIPALES POUR LUTTER CONTRE CETTE POLARISATION « NÉGATIVE » ?

Une de nos missions principales est la prévention de l'extrémisme violent et de la polarisation. C'est-à-dire réduire l'influence des discours violents et extrémistes dans notre société ainsi que désamorcer les tensions entre les groupes de populations et les institutions publiques. Pour cela, on procède de plusieurs manières. Premièrement, via l'information et la sensibilisation au grand public par rapport à cette thématique. L'idée est de libérer la parole sur ces sujets car on sait qu'il y a un tabou social sur l'extrémisme, la radicalisation, le terrorisme, etc. On veut apporter une parole claire, factuelle et sereine et montrer qu'il est possible d'en parler de manière constructive et dépassionnée. Deuxièmement, on organise des ateliers pédagogiques avec des groupes d'adultes et de jeunes. Ça c'est vraiment le travail qui vise à développer la résilience. On va surtout beaucoup discuter lors de ces ateliers et cela va permettre de savoir ce qui les touche. Ensuite on essaye de saisir avec eux ces problématiques et de les travailler de manière pédagogique sur des cursus assez long d'un an. Enfin, on propose également une aide individuelle. Cela concerne des familles qui pourraient être inquiets par rapport à la radicalisation d'un proche, des professionnels qui, dans l'organe de travail, peuvent être confrontés à des personnes en voie de radicalisation ou des personnes condamnées, inculpées, qui sont dans un processus judiciaire. On effectuera alors un travail d'accompagnement et de soutien psychosocial, dans un cadre confidentiel et soumis au secret professionnel.

« L'IDÉE EST DE LIBÉRER LA PAROLE »

VOUS MENTIONNEZ DES ATELIERS PÉDAGOGIQUES DURANT LESQUELS VOUS DISCUTEZ AVEC DES JEUNES DE CETTE THÉMATIQUE DE POLARISATION SOCIALE ET DE RADICALISATION. COMMENT LES JEUNES ACCUEILLENENT-ILS CES ATELIERS ?

Ces ateliers permettent de libérer leur parole. Il y a des choses qui sortent et je pense que c'est mieux que ces choses soient dites, plutôt que de prétendre qu'elles n'existent pas. D'ailleurs, il arrive souvent que, parce qu'on a peur de heurter la sensibilité des jeunes et de les stigmatiser, on ne parle pas de sujets qui pourtant les touche et les impacte comme n'importe quel citoyen.

Et je pense donc qu'il est question de responsabiliser les jeunes, et pour ça il faut leur parler. Alors bien sûr avec l'encadrement nécessaire, mais il faut les aider à penser ces questions de société parce que ça les touche aussi. Lors des ateliers, il y a des jeunes qui vont exprimer qu'ils se sentent traiter de manière inégale en raison de leur confession, d'autres vont nous parler de géopolitique, ... ce sont des problématiques connues qui sont là depuis des années, mais qui sont peu traitées auprès d'eux. Et le problème c'est que si on n'en parle pas, ça devient comme une blessure mal soignée qui s'infecte. Ces griefs-là peuvent devenir des frustrations qui peuvent être captées par des discours extrémistes violents donnant des solutions simplistes à ce type de problème. Tandis que quand on rentre dans cette complexité avec les jeunes, ils adorent et ont plein de choses à dire. Donc je pense qu'on les sous-estime. Alors bien sûr, ce n'est pas toujours facile et forcément, il arrive que certains jeunes tiennent aussi des propos très extrêmes. Certains énoncent parfois des fake news qu'ils ont vu sur les réseaux et ça aussi c'est un énorme problème.

JUSTEMENT, COMMENT FAITES-VOUS POUR DÉCONSTRUIRE CES PROPOS QUE CERTAINS JEUNES PEUVENT TENIR ?

Alors, quand la personne ne se donne plus accès à d'autres sources d'information, qu'elle est convaincue d'un discours qui relève d'une réalité alternative, quand on en est à ce stade-là, c'est très difficile. Elle est convaincue d'une certaine représentation du monde et donc

c'est un très long travail pour la remettre en lien avec une vision et une représentation partagée avec d'autres. L'approche qu'on utilise avec nos groupes, est de pouvoir expliquer d'où viennent les choses. Quand on retrace la genèse d'une information, ça permet au jeune de comprendre d'où vient la pensée qu'il exprime. Je crois très fort à cette approche de poser la question : « Comment tu sais ce que tu sais, ce que tu dis ou encore ce que tu crois savoir ? ». Il faut les confronter à ce qu'ils avancent, leur demander comment ils en sont arrivés à cette opinion. Il faut retracer la genèse avec eux. Parler de l'histoire et aborder la complexité historique qui a créé les situations qu'on connaît aujourd'hui. Et tout ça implique aussi de reconnaître qu'il y a eu des injustices, des guerres injustifiées, de la torture. Il faut pouvoir dire les choses, les reconnaître mais en même temps aussi les contextualiser, et ça marche !

VOUS UTILISEZ DONC BEAUCOUP LA PAROLE ET LA DISCUSSION AVEC LES JEUNES POUR ABORDER CETTE THÉMATIQUE, PENSEZ-VOUS QUE L'ÉCRITURE PUISSE AUSSI ÊTRE UNE SOLUTION ?

Oui, je pense que l'écriture est extrêmement utile comme travail et moyen de communication. Dans la médiasphère, il y a souvent ce type de discours qui dit que les jeunes écrivent de moins en moins ou que l'écrit n'a plus la même importance qu'avant. Or ce que je constate, c'est qu'ils écrivent énormément, sur leur GSM notamment. Ils sont ancrés dans cette pratique différemment que les générations d'avant, mais je pense que le travail par l'écriture est une manière de valoriser la parole. Cela leur donne un poids, une importance et cela permet de leur faire découvrir un moyen d'expression qui peut être aussi une arme politique et de justice sociale. L'écriture permet d'ouvrir l'imagination, ce qui est extrêmement pertinent pour des jeunes démunis. Je pense qu'il ne faut pas nécessairement être journaliste pour écrire des choses ou se faire entendre. Et passer par l'écriture est un exercice concluant pour décortiquer avec les jeunes tout ce qu'ils ont en tête. En tout cas ne pas s'enfermer. La citoyenneté c'est le dialogue, sans renier ses convictions bien sûr, mais il faut rester ouvert au débat. Maintenir la force de ce débat, ne pas renoncer à ses idées mais être capable de les confronter à celles des autres. Je dirais que ça, c'est un enjeu fondamental.

QUEL MESSAGE SOUHAITERIEZ-VOUS TRANSMETTRE AUX JEUNES CONFRONTÉS, DE PRÈS OU DE LOIN, À LA POLARISATION SOCIALE ?

Je pense qu'à un moment ou un autre, on est tous confrontés à des attitudes ou discours qui peuvent blesser et mettre en colère. La question à se poser dans ces cas-là c'est : quelle est la manière juste de répondre à ça ? Mais aussi, quelle est ma responsabilité par rapport à moi-même, à mes proches, aux gens que j'aime et par rapport à la société dans laquelle je vis ? Que ce soient les jeunes ou les moins jeunes, il faut se demander dans quelle société nous voulons vivre. Est-ce dans une société où on lance des insultes, on diabolise les autres et on crée un sentiment d'insécurité ? Ou dans une société où il y a une forme de respect qui va permettre de se sentir plus libre en tant qu'être humain ? Et bien je pense que c'est notre responsabilité à tous de travailler pour une société avec plus de dignité et plus d'intégrité.

**« C'EST NOTRE RESPONSABILITÉ À TOUS DE
TRAVAILLER POUR UNE SOCIÉTÉ AVEC PLUS DE
DIGNITÉ ET PLUS D'INTÉGRITÉ »**

Propos recueillis par Pauline Perniaux en février 2021.



ALAIN LUYPART

Commissaire fédéral

ALAIN LUYPART, UNE LUTTE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

Pour Alain Luypaert, commissaire fédéral en charge du service recherche Internet, la polarisation s'observe également dans l'utilisation des réseaux de certaines personnes. Le commissaire, le sait, là aussi il y a une lutte à mener...

Si Hadelin Feront et son équipe effectuent un travail de prévention, Alain Luypaert, commissaire fédéral en charge du service recherche Internet au sein de la police, s'occupe lui d'une partie du pôle judiciaire de la polarisation en Belgique. Et, avec son équipe, il agit dans un domaine bien précis : internet et, essentiellement, les réseaux sociaux. Selon lui, ces réseaux sont un lieu où la polarisation sociale peut aussi être observée, *« la polarisation vient également de l'utilisation des réseaux sociaux, dans le sens où, sur Internet, tout le monde recherche un peu son moment de gloire et a tendance à vouloir communiquer sur tout et n'importe quoi. Je pense donc qu'on peut lier l'utilisation des réseaux sociaux à une sorte de polarisation sociale. En effet, les individus cherchent à avoir un certain nombre de cliques ou de likes, pour trouver une sorte de reconnaissance auprès de personnes et de contenus qui les confortent. Et la polarisation c'est justement ça : le regroupement d'idées allant uniquement dans un certain sens et qui peut parfois déboucher sur certaines formes d'extrémismes »*. En effet, le commissaire fédéral observe quotidiennement l'expression violente de certains citoyens sur les réseaux, et il y a,

selon lui, un lien entre la polarisation et l'extrémisme, qu'il soit religieux ou politique. Et la mission d'Alain Luypaert et son équipe est justement de détecter sur Internet, ces personnes qui tomberont dans un extrémisme et qui tiendront alors des discours haineux, racistes ou radicaux.

« De base nous ne ciblons pas un type de personne en particulier, on tente d'identifier les individus auteurs de faits. Si l'infraction est constatée nous dressons un procès-verbal », explique le commissaire qui tient à rappeler que les sanctions ne sont pas de son ressort. Leur travail se cantonne uniquement à la détection et au signalement. En effet, après avoir détecté des contenus suspects, il le signale à la plateforme sur laquelle ces contenus se trouvent et *« nous expliquons aux personnes en charge de cette plateforme les éléments motivant notre demande de retrait de contenu, mais les plateformes ne sont pas obligées de répondre positivement. Elles ne retirent donc pas nécessairement les contenus en question, mais on tourne quand même aux alentours des 70% de retrait sur la totalité de nos demandes ».*

Alain Luypaert précise également que, cette année, la pandémie du Covid-19 a joué un rôle dans le phénomène de polarisation sociale sur les réseaux. *« Les gens étaient à domicile, il n'y avait plus moyen de sortir. Par la force des choses ils se sont donc beaucoup plus tournés vers internet et vers les réseaux sociaux. Il y a eu beaucoup plus de publications, de commentaires, et de lecture de commentaires et tout cela a une influence qui peut mener à des propos dangereux ».* Bien sûr, le commissaire nuance en expliquant que chaque propos sera

plus ou moins grave en fonction du publieur. Un publieur à tendance extrême droite tiendra par exemple des propos racistes alors punissables. Et tant que ces propos ne sont pas repérés, signalés et retirés, toute personne qui utilise les réseaux sociaux peut y avoir accès dont les jeunes qui y passent du temps. Ils

**JE RENCONTRE
RÉGULIÈREMENT DES JEUNES
D'ORIGINE MAGHRÉBINES QUI
SE SENTENT REJETÉS DE LA
SOCIÉTÉ BELGE, MAIS ILS SE
SENTENT AUSSI REJETÉS DE
LEUR PATRIE D'ORIGINE.**

peuvent parfois être confrontés à ce genre de propos extrêmes, et cela va peut-être en toucher certains plus que d'autres : « *je rencontre régulièrement des jeunes d'origine maghrébines qui se sentent rejetés de la société belge, mais ils se sentent aussi rejetés de leur patrie d'origine. J'ai déjà pu avoir des discussions avec des jeunes d'origine marocaine qui ne se sentent pas belge. Malgré qu'ils soient de nationalité belge, ils ne se sentent pas acceptés comme tel et quand ils vont dans leur famille au Maroc, ils se sentent rejetés en tant que marocain. Ils sont donc doublement étrangers et naturellement ces jeunes vont se sentir davantage polarisés, exclus.* »

Au-delà de son travail sur les réseaux, le commissaire préconise la rencontre de l'autre et le dialogue, notamment avec les jeunes, car il est important de connaître « *leur concept de la société, de la vie actuelle et de leur position dans la société* », explique-t-il. Si le dialogue est une partie de la solution pour lutter contre la polarisation sociale, le policier explique « *Il y a encore beaucoup de travail ... mais je vais résumer ça par une chose essentielle : apprendre à se connaître l'un l'autre* ». Aujourd'hui commissaire fédéral, Alain Luypaert a d'abord exercé, pendant plus de 20 ans, au niveau communal. À cette époque, ses collègues et lui essayaient déjà d'établir une relation de confiance, un dialogue avec leurs concitoyens. « *Nous organisons des matchs de football entre la police et les jeunes joueurs des clubs de la commune, ces actions permettaient d'avoir ce dialogue, de rigoler, de chahuter même parfois* ». Alain Luypaert estime donc que l'organisation de ce type de réunions de contact est essentielle et que cela favorise également la confiance en autrui, chose primordiale dans la lutte contre la polarisation.

TERRAINS ET PUBLICS DE SCAN-R

- **Scan-R** intervient en **Fédération Wallonie-Bruxelles** auprès de...
 - Tous les jeunes
 - Entre 12 et 30 ans
- Attention particulière aux **publics socio-culturellement fragilisés** ainsi qu'aux **jeunes** dits **vulnérables**.
- Scan-R déploie donc ses ateliers énergiquement dans des **lieux plus à risque à la polarisation** comme par exemple : les écoles, les Maisons de Quartier, les IPPJ, les prisons ou encore les Centres de Santé Mentale.

Scan-R travaille avec les jeunes :

- Sur leur capacité à s'engager pour une cause démocratique et d'agir face à des injustices et des discriminations qui persistent dans notre société.
- Sur les attitudes et les comportements non violents à adopter, même dans un contexte de stress, de frustration ou d'injustice
- Sur la création d'espaces collectifs qui stimulent les interactions positives entre des groupes vulnérables à la polarisation identitaire.

DE LA ROUTE À LA TAULE, DE LA TAULE À LA ROUTE

Tony, 15 ans, Gitan – il se présente comme tel – a une vie est un peu compliquée. Forcément d'un peu partout, il a pris le stylo alors qu'il était détenu en IPPJ : une Institution Publique de Protection de la Jeunesse. Tony balance entre colère et prière, entre "petites conneries" et convictions familiale ou religieuse.

Suisse, Allemagne, Espagne, Italie, Belgique... J'ai traversé beaucoup de pays depuis que je suis petit. Mes parents sont serbes. Ils ont toujours voyagé pour découvrir l'Europe. Nous sommes gitans. Moi, je suis né en Italie, je parle Italien mais chez moi, l'endroit, la ville ou je me sens chez moi, c'est Charleroi.

Nous sommes arrivés en Belgique quand j'avais 10 ans. On a arrêté de voyager car mon père est tombé malade. C'était un choix difficile. Au total, on aura habité dans quatre appartements différents. J'ai trois frères et deux sœurs. Nous sommes donc 8 chez nous, avec papa et maman. Ma mère ne travaille pas, elle doit s'occuper de mon père : il est paralysé suite à un cancer du cerveau. Il ne travaille donc plus.

Je trouve qu'on a toujours bien vécu. Nous n'avons pas toujours été compris par les gens. Nous sommes jugés par les autres car ils pensent que si on n'a pas d'argent on vole. Ce n'est pas vrai. La famille est là pour nous aider. Nous vivons avec l'argent de mon grand-père paternel qui avait un château en Serbie.

Il y a 8-9 mois, c'était compliqué pour payer l'appartement. On a conseillé à mon papa d'acheter un camping car pour avoir quelque chose à lui. C'est ce qu'il a fait et c'est là qu'on vit aujourd'hui. Mon père a aussi acheté une maison en Italie. Nous allons quitter la Belgique quand je sors de l'IPPJ.

C'est la deuxième fois en un mois et demi que je reviens en IPPJ. L'IPPJ c'est tout le contraire de ma vie de famille. Nous, avec les parents, on bouge tout le temps. On est libre. Ici, on est enfermé. Je suis avec des gens que je ne connais pas. Dans ma chambre, il y a

des barreaux et la porte est blindée. Les surveillants la ferment à clé. Je suis obligé de respecter certaines règles. Ici, on est des chiens tout fonctionne avec des sanctions. Je repasse en IPPJ suite à une mauvaise rencontre après avoir quitté l'IPPJ une première fois.

Dieu c'est important pour nous, pour moi, pour ma famille. Ma seule liberté, c'est de penser. Quand un surveillant crie, je ferme ma gueule et je m'assieds sur le banc. Je reste à ma place. De toute façon, personne ne peut venir dans ma tête. Je prie car je suis catholique. Dieu, c'est le plus grand. Quand il le veut, il fait tomber tout ça : les barreaux, les caméras, les portes blindées. Mais pour le moment, c'est le juge qui décide. Je prie pourtant pour que Dieu me libère.

Je suis là pour encore 3 semaines. J'ai hâte de retrouver ma totale liberté. Je veux sortir pour aller à l'école. Cela fait longtemps que je n'y suis plus allé. Je ne sais ni écrire ni lire. Je ne parle pas bien aussi français. Ici à l'IPPJ, j'apprends et je trouve cela intéressant. C'est important pour moi. Je pourrai lire la Bible et d'autres trucs. Je serai fier et surtout on ne se moquera plus de moi. Si j'apprends, je pourrai prendre ma vie en main, exister vraiment ! Maintenant, la Belgique c'est fini. La liberté, je la vivrai en Italie.

TONY, 15 ANS, CHARLEROI

20/02/2020

NINI, 19 ANS, DEALEUSE ET TOXICO

Après avoir consommé et vendu de la drogue dans les rues de Bruxelles, Nini a été arrêtée et condamnée à une première peine de prison. Après, très précisément, 29 jours derrière les barreaux, elle nous offre son témoignage.

Je suis arrivée dans le noir le 2 août 2019. Le noir, l'ombre, la cage, le noir, c'est la prison. C'est là qu'on enferme les gens comme moi, les criminelles, les violeurs, les meurtriers, les terroristes, les voleurs. Arrivée dans le noir, je pensais que j'allais avoir mal, que j'allais souffrir, que je n'allais pas m'en sortir... Pourtant, en réalité, le noir ne m'a pas fait de mal, le noir m'a aidée, il a été bénéfique pour moi et je remercie les Grands : les juges, les avocats, les magistrats... de m'y avoir plongée.

Je m'appelle Nini, j'ai 19 ans et je suis dealeuse et toxico... Je vais vous raconter mon histoire dans le noir. Je manquais de sommeil et j'avais faim. Quand je suis rentrée dans le noir, ça faisait des jours que je n'avais pas dormi. Les premiers jours, mes mains tremblaient. Mais rien de tout cela ne serait arrivé si je n'avais pas commencé... J'ai commencé à m'empoisonner puis, j'ai commencé à empoisonner les autres pour me remplir les poches, me payer tout ce que je voulais, j'avais beaucoup plus d'argent que de scrupules. Je devenais comme mes *cats*... *Cats*, c'est comme cela que j'appelle mes clients : ils sont un peu comme des chats errants, méchants, paranoïaques.

À chaque fois que je sortais dans la rue, j'étais la fille la plus respectée par tous les malfamés. À chaque fois je passais chez moi, j'étais la fille la plus détestée de ma famille. Eux, je les avais mis de côté, je ne pensais qu'à moi. Je regrette d'avoir fait tout ça. C'est le noir qui m'a permis de comprendre pas mal de choses, c'est lui qui a permis à mon esprit de faire le point ; de remettre de l'ordre dans ma vie, mon corps et mon esprit ; de me rendre compte de ce et de ceux qui comptent vraiment.

Le noir te permet de connaître ta vraie famille, tes vraies amies. Il m'a rapproché de mes frères, il m'a rapproché de mon papa sur qui j'ai pu compter et que jamais, je ne remercierai assez de ce qu'il a fait pour moi. J'ai pu profiter de son épaule et de celle de ma belle-mère, de la tendresse de mon petit frère, de mon petit gremlins... Bientôt, un nouveau rendez-vous avec les Grands me permettra peut-être de sortir du noir. J'espère et j'attends la lumière.

NINI, 19 ANS, JUPILLE

12/10/2019



CAPAROL

Farby
Systemy akrylowe

parol.pl

PAROL

book
book

Sempre
Pizzeria & Bar

VISA

VISA

VISA

VISA

JE SUIS VENU TE DIRE QUE JE M'EN

VEUX

Au mois de juin 2019, une équipe de Scan-R s'est rendue à l'Institution Publique pour la Protection de la Jeunesse de Saint-Hubert. Elle y a rencontré une dizaine de jeunes. Voici le texte qu'Antoine a écrit. Ce qu'il regrette le plus, ce n'est pas les faits qui font qu'il est là, c'est la distance obligée entre lui et sa maman. Ce qu'il souhaite, c'est sortir, une bonne fois pour toute, de la spirale de la délinquance et suivre une formation.

RECONNAÎTRE SES TORTS

Je suis en IPPJ depuis une semaine tout juste. C'est la quatrième fois que je viens dans un établissement comme celui-ci. Quand le juge m'annonce que je vais retourner en IPPJ. Je suis toujours triste. Cela veut dire que je vais être séparé de ma famille, de mes ami·e·s. Le plus dur, c'est avec ma mère. Elle est très importante pour moi et je sens qu'elle est triste. Chaque fois, je la vois pleurer. Je ne lui jamais demandé pourquoi elle était triste mais je crois que c'est parce que j'ai toujours été avec elle. Ma mère découvre toujours que j'ai fait des bêtises lorsque la police vient à la maison. Elle est en colère et triste en même temps. « Pourquoi tu as encore fait ça ? ». Elle dit que je donne une mauvaise image à mon petit frère. Moi, je suis dégoûté. Je ne dis rien. J'assume les actes. C'est une question d'honneur avec les copains. Je ne les balance pas. Je suis loyal et je reconnais mes torts.

PROFIL BAS

Lors de l'interrogatoire, je pense à mère et mon frère. Je me rends compte que je vais être séparé d'eux. Je fais profil bas devant la police et le juge. Je ne parle que des faits et jamais de mes émotions. Lorsque j'arrive à l'IPPJ, le premier jour, je téléphone tout de suite à ma maman. Je lui explique comment est la chambre. Je lui dis qu'elle me manque et que je regrette ma connerie. Elle ne pleure pas mais j'entends qu'elle est triste. Maman me pose plein

de questions sur ce que j'ai fait et elle me dit de réfléchir durant le placement à ce que j'ai fait. Elle m'aide, elle me soutient.

LES VISITES

Il n'y a que trois appels de dix minutes par semaine. J'appelle donc ma mère parce que je suis loin d'elle et qu'elle me manque. Je sais que pendant deux mois, je ne pourrai pas la voir. À l'IPPJ, nous avons droit à deux visites d'une heure par semaine mais ma mère habite trop loin. Elle ne peut pas venir. Et puis, je n'ai pas trop envie qu'elle me voit ici car mon père, avant, il était en prison. Je n'ai pas envie qu'elle m'assimile à mon père. Mon père, c'est mon père et moi, c'est moi.

LES APPELS

Durant les appels, je demande des nouvelles de mes trois frères. Je lui demande qu'elle m'explique ce qu'elle a fait durant la journée. Elle me demande aussi ce que j'ai fait aujourd'hui, ce que j'ai mangé... Ça ne me plaît pas trop de raconter mais ça permet de la soulager. Raconter, ce n'est pas mon truc : tous les jours c'est la même chose. On a des cours comme à l'école en groupe, des travaux à faire dans la chambre, du sport. Cela permet de s'occuper.

DEHORS

En dehors de mes périodes en IPPJ, je ne suis pas proche de ma maman. Je sors souvent le soir avec mes amis. J'aime me poser avec eux et parfois faire des mauvais coups. Cela dépend. Je n'écoute pas beaucoup ma maman. Je suis un peu con, je devrais l'écouter plus, ... je ne serais sûrement pas ici. Maman m'encourage à rester à la maison et à limiter les mauvaises fréquentations. Je n'ai pas peur de lui dire que je l'aime et que je tiens à elle parce c'est ma mère et qu'elle le mérite. Je regrette d'être en IPPJ car je ne suis pas avec elle. Elle ne mérite pas ça. Je culpabilise davantage de mettre ma mère dans cette situation que pour les faits que j'ai réellement commis.

DEMAIN ...

Il est temps que tout cela s'arrête. Je n'ai pas envie d'aller en prison. Je veux que ma mère soit fière de toi. L'école, c'est important. J'aimerais y retourner. Je pense suivre une formation en maçonnerie. Mon père était maçon. Il m'a déjà montré son travail et cela m'a plus. Si après, je trouve un boulot, ce sera plus facile pour moi. J'aurai une vie plus stable. J'espère pouvoir fonder une famille. La solitude, je l'ai connue ici en IPPJ et je ne la souhaite à personne, surtout pas à mes frères.

ANTOINE, 17 ANS, CHARLEROI

12/11/2019

DÉLINQUANT SANS AUTRE CHOIX

A 17 ans, Sébastien est donc mineur. Suite à différents faits qui l'auraient directement amenés en prison s'il avait eu un an de plus, il a été condamné à passer plusieurs mois en IPPJ. Il ne nie pas les actes qui l'ont conduit là-bas, il ne se plaint pas. Son souhait ? Que ceux et celles qui en ont le pouvoir aident les jeunes au plus vite, sans les laisser s'enfoncer dans la délinquance.

DÉRAPAGES

Je suis un jeune de 17 ans comme la plupart des autres sauf que, après quelques problèmes intrafamiliaux, j'ai dérapé, bien dérapé... Tout a commencé par le décrochage scolaire et une consommation excessive de drogues douces. Suite à cela, la veille de mes 16 ans, j'ai été mis à la porte de chez mes parents. Perdu, sans logement, j'ai vécu dans la rue. Un jour, sur les conseils d'amis proches, j'ai franchi la porte du Service de l'Aide à la Jeunesse (SAJ) de mon coin. Comme j'avais très peur d'être placé, j'ai modifié la vérité tout en insistant sur le fait que j'étais sans logement. Le SAJ m'a alors proposé un séjour de rupture au Maroc. J'étais convaincu qu'à mon retour, je serai bronzé mais sans toit, ce qui ne sert à rien. Les procédures du SAJ prennent un temps fou (les papiers, les rencontres avec les parents, les réunions, etc). Finalement, rien ne s'est pas fait.

PEU SOUTENU

Si je parle ce n'est pas pour me plaindre, c'est pour alerter. Je pense que la jeunesse pourrait être plus soutenue. Si, durant les dix mois passés dans la rue, un ami et mon grand-frère, dépannaient comme ils le pouvaient, je n'ai, à aucun moment, été pris en charge... Je voulais avancer sur l'idée d'autonomie. Cette autonomie est une des possibilités offertes par le SAJ. Si cela me semblait très intéressant, le problème est que les choses prennent des mois pour se réaliser et que du temps, je n'en n'avais pas.

MON RÉVEIL

Je suis en IPPJ. Peut-être que ce passage en IPPJ va m'aider. Le fait d'être enfermé ici fait que je bénéficie d'aides, celles dont j'avais tant et tellement besoin quand j'étais dans la rue. J'ai parfois l'impression que pour pouvoir en bénéficier, il a fallu que je fasse ces vols, braquages. Maintenant, je suis pris au sérieux et on ne m'embête plus avec des bêtes questions du genre, "*tu ne retournerais pas vivre chez ton père ?*" J'ai un peu de chance dans ma malchance... Le fait de ne pas avoir été en ville m'a mis à l'abri de certaines tentations.

LE RÉVEIL DU MONDE POLITIQUE ?

Une année s'est écoulée entre ma vie à la rue et ma vie à l'IPPJ. Un an. Un an, c'est le temps qu'il m'a fallu pour devenir un délinquant et vivre en marge de la société. C'est seulement une fois bien ancré dans la délinquance que tous les services se bougent le cul pour m'aider. J'espère maintenant y arriver, recommencer l'école et / ou trouver du travail. Je souhaite en finir avec la rue et trouver un logement. Je souhaiterais enfin pouvoir vivre plus ou moins comme une autre personne de mon âge. S'il vous plaît, si vous êtes un acteur institutionnel ou politique, essayer de trouver de meilleures solutions pour les jeunes qui, comme moi, sont perdus. N'attendez pas qu'ils soient bien ancré dans la délinquance. C'est difficile d'en sortir.

SEBASTIEN, 17 ANS, LIÈGE
29/07/2020

ASSOCIATIONS RESSOURCES EN BELGIQUE FRANCOPHONE :

<https://bravvo.bruxelles.be/pre-rad-une-equipe-pour-informer-et-soutenir>

<https://extremismes-violents.cfwb.be/aide/>

SCAN-R EST FINANCÉ COMME OUTIL D'ÉDUCATION AUX MÉDIAS AUPRÈS DES 12-30 ANS PAR LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES.

POUR METTRE EN PLACE UN ATELIER :

ateliers@scan-r.be

REMERCIEMENTS ET CONTRIBUTIONS

ELLES ET ILS ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

François Nemeth – *Président de Scan-R*

Marion Hallet - *Référente Scientifique Scan-R*

Alice Jaspert – *Directrice de recherche au Caprev*

Benjamin Van Cutsem – *Directeur-adjoint du CAPREV*

Felicia Solis Ramirez – *Chargée de projets au CREA*

Céline Tignol – *Chargée de projets au CREA*

Pauline Perniaux – *Journaliste et animatrice de Scan-R*

REMERCIEMENTS

Frédéric Van Leeuw – *Procureur fédéral*

Hadelin Feront – *Chargé de projet de la cellule PRE-RAD*

Alain Luypaert - *Commissaire fédéral*

CURIEUX ? ENVIE DE TRAVAILLER AVEC NOUS ?

Vous pouvez retrouver toutes les informations sur www.scan-r.be ou nous contacter via coordination@scan-r.be



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES